



L'actrice Marija Pikić dans le rôle d'une orpheline de guerre. PHOTO DR

NOËL Plongée dans la ville bosniaque toujours meurtrie.

A Sarajevo, la guerre est décalée

UN CERTAIN REGARD

DJECA d'Aida Begic

avec Marija Pikić, Ismir Gagula... 1h30.

Qu'est-ce qu'un film utile ? *Djeca*, de la Bosnienne Aida Begic. Parce qu'il nous avise de l'après-guerre civile et ethnique dans laquelle vivent les différents éclats de l'ex-empire yougoslave. Ce qu'il est advenu de Sarajevo, qui fut le passe-partout de toutes les horreurs, réelles ou fantasmées. Mais aussi, plus accaparant, l'après-guerre en général. La vie des survivants, quel que soit le cataclysme humain qu'ils ont vécu. Le regret de ce qui s'est passé, le chagrin du temps perdu, mais aussi la nostalgie. L'odeur de la guerre est aussi un parfum entêtant.

Bazooka. Le personnage de Rahima est à l'image de ce paradoxe : 23 ans, orpheline de la guerre de Bosnie, bonniche dans

un restaurant chic de Sarajevo, seconde mère pour son jeune frère Nedim – diabétique vaguement délinquant – et récemment convertie à l'islam. C'est sa valeur refuge, son espoir de respect par tous, et en particulier de mise à distance des hommes qui convoitent sa beauté (l'actrice Marija Pikić, de fait à tomber raide). Mais il n'y a pas que la face qu'elle se voile. Drôle de fille en foulard, qui jure comme un camionneur, fait l'humour au bazooka, fume comme une caserne de pompiers, envoie vertement péter quiconque lui cherche des noises.

La part documentaire du film est à l'aune de ce style nerveux : comme une paire de claques, le passé de la guerre est évoqué par des documents d'archives, où le chaos du cadre coïncide avec la panique de ce qui est alors filmé (tirs de sniper, bombes à l'aveugle). Comme un direct à l'estomac, dans la fiction contempo-

raine du film (l'année dernière à Sarajevo), il n'est question que de corruption, abus de pouvoir, mortification, marché noir et trafics de toutes sortes.

Bulldozer. Parce que son petit frère a eu la mauvaise idée de latenter à l'école un fils de ministre, Rahima doit encaisser une descente de police sous haute tension de violence, y compris sexuelle. Un pur bloc de fièvre cette fille-là. Le parti pris de ne suivre, caméra à l'épaule, que le point de vue de Rahima, est la bonne idée formelle du film. Sa vie est un chantier bordélique, le film de sa vie est un bulldozer sans freins. L'autre bonne idée vient de la bande-son : l'action se déroule entre Noël et le jour de l'an. Le bruit des pétards le dispute à l'explosion de quelque feu d'artifice. *Djeca* nous laisse libres d'imaginer que ces détonations pacifiques en rappellent d'autres, nettement plus mortelles.

GÉRARD LEFORT